

*Des secrets*  
*en héritage*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Des secrets en héritage / Lise Bergeron

Nom : Bergeron, Lise, 1947 avril 27- , auteure

Identifiants : Canadiana 20220021678 | ISBN 9782898041952

Classification : LCC PS8603.E6843 D47 2023 | CDD C843/.6-dc23

© 2023 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jean-Paul Eid

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

*Distribution au Canada et aux États-Unis*

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

*Distribution en France et autres pays européens*

DNM

librairieduquebec.fr

*Distribution en Suisse*

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

LISE BERGERON

*Des secrets  
en héritage*

LES ÉDITIONS JCL 

## De la même auteure aux Éditions JCL

### *Les cendres de l'innocence*

1. *Le retour en ville*, 2021
2. *La grande maison*, 2021

### *La rivière aux adieux*

1. *Le pardon*, 2019
2. *L'engagement*, 2019

### *Pour l'amour de Marie*, 2015

### *Le destin d'Éva*, 2014

*Fais de ta vie un rêve,  
et d'un rêve, une réalité.*

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY



*Mai 1912*

L'orage qui se déchaînait sur le village de Saint-Marc rendait encore plus triste l'événement qui avait rassemblé dans l'église une bonne partie de la population. Le grondement du tonnerre ressemblait à des cris de colère enrobés de désespoir. Chaque éclair qui fendait le ciel déchirait le cœur de la famille endeuillée. Cinq jours plus tôt, une explosion dans une carrière avait surpris Frédéric Morin quelques minutes à peine après le début de son quart de travail. Écrasé sous une tonne de pierres, il était mort sur le coup, avait fait savoir le coroner dans son rapport post-mortem.

Porté par six employés de l'entreprise, le cercueil contenant la dépouille venait d'entrer dans l'église. Dans le triste défilé, soutenue par ses deux fils, âgés de quinze et dix-sept ans, Hélène, l'épouse du malheureux, peinait à se tenir debout. Sa figure dévastée par le chagrin la rendait méconnaissable. Au milieu de la trentaine, elle paraissait dix ans de plus. Tous les visages étaient tournés dans sa direction, comme si chacun voulait l'encourager en posant sur elle un regard compatissant.

L'homélie du célébrant fut brève, mais remplie d'empathie et suivie d'un message d'espoir :

— Les voies du Seigneur sont insondables, mais Il n'abandonne jamais Ses enfants dans le malheur.

En prononçant ces mots, il regardait la femme du défunt.

Une fois la cérémonie religieuse achevée, le cortège prit la direction du cimetière situé derrière l'église. Après l'inhumation, le curé Alphonse Langlais s'approcha d'Hélène et lui souffla à l'oreille :

— Veuillez, s'il vous plaît, me suivre au presbytère. J'ai quelque chose à vous donner.

Surprise et un peu mal à l'aise devant l'homme de Dieu, la jeune femme bredouilla :

— Oui, monsieur l'curé.

Elle s'adressa à son fils aîné :

— Ramène tout l'monde à la maison. Je vais aller vous rejoindre, ça ne sera pas long. M. l'curé veut me parler.

Robert obtempéra sur-le-champ.

— Allez, la marmaille, on rentre chez nous !

Il attrapa Léo, un bambin de deux ans, et le hissa sur ses épaules. Ghislaine, l'unique fille de la fratrie, saisit la main de Jules et de Louis. Lucien, le sage adolescent qui rêvait de devenir prêtre, suivait en silence. Sur un ton sévère, Robert les avertit tous de se conduire comme il faut, ce qui voulait dire ne pas crier, ne pas se chamailler et, surtout, ne pas rire tant qu'ils ne seraient pas arrivés à la maison.

Leur grand frère termina son sermon en les prévenant :

— Astheure que le père n'est plus là, c'est à moi que vous devrez obéir.

Claude, qui venait d'avoir quinze ans, se fichait pas mal de ces mises en garde. Tout ce qui lui trottait dans la tête se



rapportait à la mort de son père. Il n'arrivait pas à croire qu'il ne le reverrait jamais, que ses éclats de rire ne résonneraient plus dans la demeure. Il avait pleuré des heures sur le cercueil fermé, refusant d'accepter que celui qu'il aimait tant y soit enfermé pour l'éternité. Incapable de contrôler ses larmes, il marchait derrière le petit groupe qui se dirigeait vers la maison ; une maison estropiée qui avait perdu son membre le plus important.

\* \* \*

Invitée à entrer dans le bureau du prêtre, Hélène Morin se demandait bien ce qu'il attendait d'elle. Son mari avait pourtant payé la dîme, comme il le faisait chaque année...

Elle n'eut pas à se pencher longtemps sur le sujet. L'abbé Langlais lui tendit une enveloppe qu'il avait prise sur son bureau.

— Grâce à l'initiative de notre maire, M. Elzéard Voisard, une collecte a été faite auprès des propriétaires des carrières et de tous les commerces du village. Ils ont recueilli une somme d'argent substantielle afin de vous aider un peu dans les jours à venir.

Surprise et embarrassée à la fois, Hélène ne savait pas comment réagir. Avec son époux, ils s'étaient juré que, peu importe la situation, ils ne vivraient jamais de la charité d'autrui.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, le prêtre expliqua :

— Cet argent n'est pas de la charité. Comme nous l'a fait comprendre notre maire, c'est une récompense pour votre époux qui a travaillé durant des années à la sueur de son front afin de faire prospérer notre beau village.

Un bref silence s'ensuivit alors que la jeune femme réfléchissait. Cet argent offert par les mieux nantis de la paroisse n'était pas de la charité, car la charité est une vertu, et la grande

majorité de ces donateurs ne la possédaient pas. Il était vrai aussi que sa famille ne serait pas dans la misère, puisqu'après la naissance de leur fille, son mari avait pris une assurance-vie. Connaissant les risques de son métier, il s'était ainsi assuré que les siens seraient bien protégés s'il lui arrivait un accident mortel. Il possédait aussi un compte de banque dans lequel il déposait une certaine somme chaque semaine pour les imprévus. Le reste de son salaire suffisait aux besoins de la famille. Elle pouvait donc accepter ce cadeau sans se sentir humiliée.

La tête haute, elle tendit la main pour prendre l'enveloppe qu'on lui offrait.

— Je vous remercie. Cet argent aidera à payer les études de mon fils Lucien qui rêve de devenir prêtre. C'était aussi celui de son père de donner un de ses garçons au Seigneur. Il n'aura malheureusement pas la joie de le voir se réaliser...

La veuve peinait à camoufler sa tristesse.

Ému, l'homme de Dieu tenta de la consoler en lui offrant sa bénédiction, mais elle se dirigeait déjà vers la sortie. Sans en dire davantage, elle quitta le presbytère. Dépité, le religieux s'approcha de la fenêtre et se contenta de la regarder. Cette petite femme frêle, à peine plus grande qu'une fillette de douze ans, avait porté dans son sein sept êtres humains robustes et en santé. Son conjoint étant décédé, elle n'avait plus personne pour veiller sur elle, mais en avait-elle vraiment besoin ? Hélène Morin était une véritable force de la nature, tout comme sa mère avant elle qui avait donné naissance à quatorze enfants.

En laissant retomber le rideau de la fenêtre, le curé Langlais songeait qu'il avait une véritable admiration pour ces femmes courageuses qui donnaient la vie au risque de perdre la leur.

\* \* \*

Située sur un coin de rue, pas très loin de l'église, la demeure des Morin n'avait rien d'extraordinaire. Construite sur deux étages, peinte en vert et blanc, avec une galerie sur la façade, elle ressemblait à la plupart de celles qui composaient la petite municipalité. Les commerçants, les notables et les riches propriétaires des carrières possédaient pour la plupart de magnifiques maisons de pierres. Cette communauté de près de mille deux cents habitants vivait dans un endroit où le chômage n'existait pas. Tous pouvaient regarder vers l'avenir sans inquiétude. Les carrières de pierres n'étaient pas près de s'épuiser.

Après avoir quitté le presbytère, Hélène revint chez elle. Malgré la présence de ses enfants, elle ressentit un grand vide dans tout son être dès qu'elle entra dans la maison. L'absence de celui qui partageait sa vie depuis plus de dix-huit ans la frappa dans toute sa cruelle réalité. Sans un mot pour ses garçons et sa fille qui la regardaient tristement, elle s'enferma dans la chambre à coucher. Elle n'avait même pas cajolé le petit Léo qui s'était élancé vers elle, les bras ouverts. Elle avait trop mal... Qu'allait-elle devenir sans son Frédéric? Ils s'étaient aimés au premier regard même s'ils n'étaient encore que des adolescents, et vingt ans plus tard, ils s'aimaient toujours autant. À chaque nouvelle naissance, ils se penchaient sur le bébé avec la même extase, et ensemble, ils lui trouvaient un prénom. Lorsque leur fille était arrivée après trois garçons d'affilée, ils s'étaient finalement mis d'accord pour celui de Ghislaine. Ce choix avait été fait en l'honneur de la mère de Frédéric, décédée beaucoup trop tôt alors qu'il n'était qu'un adolescent. Cette mignonne fillette avait conquis son père dès ses premiers balbutiements.

Si elle s'écoutait, Hélène resterait là, recroquevillée sur le lit à l'endroit où son homme dormait. Son odeur était toujours présente sur les draps. Afin d'atténuer ses sanglots, elle enfouit son visage dans l'oreiller. Malgré la chaleur humide qui étouffait l'espace, la jeune veuve grelottait. Plus jamais les bras chaleureux

de son mari ne l'envelopperaient lorsqu'elle aurait froid... Une sensation de vide absolu s'empara de son esprit. Elle était sur le point de se mettre à hurler lorsqu'une petite voix tremblante se glissa dans son tourment :

— Pourquoi tu pleures, maman ? Pourquoi papa n'est pas là ?

Elle releva la tête et, devant elle, se tenait son fils Louis, âgé de quatre ans. Son minois était si triste qu'elle sentit son cœur de mère s'attendrir. Encore trop jeune pour comprendre qu'il ne reverrait plus jamais son père, le bambin posait continuellement des questions. Tout comme Frédéric, il avait les cheveux bruns bouclés, avec une mèche rebelle lui tombant sur le front. Ce petit bout d'homme était celui qui lui ressemblait le plus. Ses grands yeux noisette brillaient de curiosité. Tout ce qu'il voyait l'intéressait, et tant qu'on n'avait pas répondu à ses interrogations, il insistait.

— Pourquoi papa est mort ? Je veux qu'il revienne...

Sa voix dérivait vers le chagrin et ses lèvres tremblaient comme s'il cherchait à retenir ses larmes. Émue, Hélène se redressa en lui ouvrant les bras. L'enfant s'y réfugia sans attendre. L'oreille appuyée sur la poitrine de sa mère, il pouvait entendre battre son cœur. Un sentiment de sécurité l'enveloppa. Il mit son pouce dans sa bouche et ferma les yeux.

*Ne crains rien, mon petit bonhomme, maman va toujours être là pour toi,* songea Hélène.

Un souvenir lui revint à l'esprit. À plusieurs reprises, Frédéric avait prononcé ces mots : « Ne crains rien, ma chérie, je serai toujours là pour vous autres. »

Et maintenant, il était mort. Il n'avait même pas quarante ans. Un sentiment entremêlé de colère et de peine l'envahit. Elle n'avait pas le choix, elle devait continuer pour ses enfants.

Robert, son fils aîné, deviendrait l'homme de la maison jusqu'au jour où il se marierait. En ce qui la concernait, elle n'épouserait jamais personne d'autre. Comment le pourrait-elle ? Ce serait un affront à la mémoire de son mari à qui elle avait juré fidélité. Qu'il fût mort ou vivant, selon elle, son serment au pied de l'autel incluait les deux options.

Les yeux mi-clos, elle se balançait doucement jusqu'au moment où elle sentit que son petit garçon s'était endormi. Avec tendresse, elle effleura son front d'un baiser, puis elle le déposa sur le lit, la tête appuyée sur l'oreiller de son père. Avant de rejoindre ses autres enfants, elle prit le temps de se refaire un visage moins triste.

Une nouvelle vie venait de commencer pour la famille de feu Frédéric Morin.

\* \* \*

Benoît Lebel porta la bouteille de bière à ses lèvres et, après avoir avalé la dernière goutte, il la lança au bout de ses bras en hurlant. Il l'entendit se fracasser sur le coin de la grange. Son chien, Fidel, un mélange de berger et de différentes races non identifiées, se réveilla en sursaut. C'était la première fois qu'il le voyait en colère. D'un pas hésitant, il s'approcha et posa sa truffe sur le genou de l'homme. Son maître le caressa gentiment avant d'enfouir son visage dans son pelage, comme s'il voulait cacher les larmes qui inondaient ses joues.

Quelques heures plus tôt, Benoît avait porté en terre le cercueil de son meilleur ami... de son seul ami. Ils avaient fréquenté la même école, et un jour, ils étaient tombés amoureux de la même fille. Hélène avait choisi Frédéric. Pendant des mois, il avait pleuré son amour perdu, mais jamais il n'en avait voulu à son copain ni à Hélène qu'il avait continué d'aimer en silence.

Incapable de l'oublier, il ne s'était jamais marié. Sa vie de vieux garçon lui convenait très bien, et il était heureux pour son ami qui lui avait même offert d'être le parrain de son fils aîné.

Au fil du temps, Hélène avait développé une profonde amitié envers lui. Peu à peu, il était devenu son confident. Lorsqu'elle lui parlait de son amour pour son époux, elle ne réalisait pas que ça le faisait souffrir, mais il préférerait endurer sans rien dire plutôt que de ne plus la voir. Le décès inattendu de Frédéric lui avait fait aussi mal que s'il avait perdu un frère. C'est lui qui avait été le messenger de malheur. Malgré les mots choisis avec soin pour lui annoncer la triste nouvelle, Hélène s'était effondrée dans ses bras. Rapidement, elle s'était ressaisie et avait demandé à voir le corps de son mari. Il n'avait même pas tenté de l'en dissuader, car il savait que ça ne mènerait à rien. Cette femme était têtue comme une mule. Devant le corps brisé de son époux, elle était demeurée figée comme une statue, jusqu'au moment où elle avait craqué. Il avait eu beaucoup de difficulté à la calmer. Avec l'aide du médecin légiste, ils avaient finalement réussi à lui faire quitter la morgue.

Durant les deux jours qu'avait duré l'exposition de la dépouille, Benoît était demeuré auprès d'elle et de ses enfants, au cas où ils auraient besoin de son appui. Hélène avait pleuré plusieurs fois, la tête appuyée sur son épaule. Cette promiscuité inhabituelle l'avait bouleversé. Son ami de toujours était là, dans son cercueil, et lui, il avait des pensées malhonnêtes envers sa femme. Il devrait s'en confesser à M. le curé le plus rapidement possible. Le prêtre était l'unique personne qui savait tout à propos de cet amour défendu qu'il vouait à l'épouse de son meilleur ami. L'homme de Dieu savait aussi qu'il avait recommencé à boire après être resté sobre pendant des années. S'il ne se reprenait pas en main, c'est l'enfer qui l'attendait, autant de son vivant qu'après sa mort.

À moitié ivre, Benoît se reprit une seconde fois pour réussir à se mettre debout.

— Viens, mon Fidel, on va aller se coucher... pis demain je... je te jure que c'est fini la boisson...

Suivi de son chien, il entra dans la maison en chancelant. Après s'être soulagé, il se laissa choir sur le divan du salon et, moins d'une minute plus tard, il s'endormit.

En soupirant, Fidel s'étendit par terre, le regard fixé sur son écuelle vide. Son maître avait, encore une fois, oublié de lui servir son repas.

\* \* \*

### *Un mois plus tard*

Ernest Beaupré était veuf et content de l'être. Sa femme étant décédée trois ans plus tôt, il s'était retrouvé seul, sans héritier, ce qui pour lui n'avait pas vraiment d'importance. Incapable d'enfanter, son épouse s'était tournée vers la foi, croyant ainsi guérir sa stérilité. Elle avait tellement fait de chemins de croix que, mis à bout à bout, ils auraient pu faire le tour de la terre, se disait-il parfois en repensant à leur fade vie de couple. Depuis qu'il avait récupéré son statut de célibataire – il préférerait cette appellation à celle de veuf –, il s'offrait tous les samedis les faveurs d'une prostituée. Ce n'était pas nouveau, car, même du vivant de son épouse, il fréquentait les bordels. Pour le moment, la femme avec laquelle il se satisfaisait était mariée et il payait le mari pour avoir la paix. Grand, mince, les cheveux poivre et sel, il aurait été un bel homme s'il n'avait pas eu ce regard méprisant et ce pli amer au coin de la bouche. Il se qualifiait lui-même d'homme du monde, car il aimait la musique classique et les beaux costumes. Contremaître à la carrière de Georges Chateauvert, il cherchait par tous les moyens à être dans les

bonnes grâces de ce personnage important, ancien maire de la municipalité et maître de poste. L'accident qui avait coûté la vie à Frédéric Morin s'était produit dans son secteur, et aux dires de certains fieffés menteurs, il y avait eu négligence de sa part. On voulait l'accuser d'avoir obligé le gars à travailler dans un endroit reconnu comme une zone à risque, ce qu'il n'avait pas fait... enfin... pas vraiment. Il y avait bien eu une légère engueulade entre eux sur le sujet, mais rien de plus. Cet idiot s'était trouvé à la mauvaise place au mauvais moment, c'est tout ! Dans le fond, cet accident l'arrangeait, se disait Ernest, car Frédéric était sur le point de révéler leur entente, ce qui se serait irrémédiablement retourné contre lui, si le grand *boss* l'avait appris.

\* \* \*

Ernest venait de sortir du bureau de son patron lorsqu'il se retrouva face à face avec une femme toute vêtue de noir. Habillée de cette façon, cette personne ne pouvait qu'être la conjointe de Frédéric Morin, car à sa connaissance, personne d'autre n'était décédé dans le village dernièrement. Il n'eut pas à réfléchir longtemps. Hélène, puisqu'il s'agissait bien d'elle, se planta devant lui comme si elle cherchait à lui barrer le passage.

— Excusez-moi, madame, mais vous m'empêchez de passer.

Elle leva la tête vers lui, et ce qu'il vit dans son regard le troubla. Ses grands yeux gris-bleu le fixaient intensément d'une manière qui n'avait rien d'amical. Au lieu de l'inquiéter, il ressentit une émotion physique tout à fait déplacée dans les circonstances. Cette femme qui semblait à peine sortie de l'adolescence le troublait. Comme elle ne disait rien, se contentant de le dévisager, il s'informa :

— Est-ce que je peux vous aider ? Je me présente, Ernest Beaupré. Je suis contremaître à la carrière de...



— Je sais qui vous êtes...

Sa voix était tranchante et son beau visage, altéré par le chagrin. Afin d'éponger ses yeux, elle sortit un mouchoir de son sac à main, puis elle exprima ce qu'elle avait sur le cœur :

— Mon mari est mort à cause de vous...

— Je vous arrête tout de suite. C'est une rumeur véhiculée par des jaloux qui ne cherchent qu'à s'en prendre à moi. Que voulez-vous, on ne peut pas plaire à tout l'monde !

Depuis le décès de son mari, un mois auparavant, Hélène se battait chaque jour pour réprimer sa tristesse. Dernièrement, elle avait entendu dire que la mort de son époux aurait pu être évitée. Certains disaient que si le contremaître avait pris en considération les plaintes des travailleurs concernant cet endroit, reconnu comme dangereux, son Frédéric serait toujours vivant. Toute la nuit, elle avait tourné et retourné cette information dans sa tête. Au petit jour, épuisée, mais lucide, elle avait décidé d'aller rencontrer M. Georges Chateauvert, le propriétaire de la carrière. Cet honnête citoyen, aimé et respecté par tous les habitants du village, allait lui dire la vérité. Elle en était convaincue. Ce face à face inattendu avec celui qu'on accusait de ne pas avoir pris le danger au sérieux la déconcertait. Elle sentit se former une boule dans son estomac. Une lueur qu'elle n'arrivait pas à définir se dégageait du regard qu'il posait sur elle. Tout à coup, elle éprouva un sentiment de gêne, comme s'il pouvait voir à travers ses vêtements. Cette émotion ne dura qu'une seconde, mais ce fut suffisant pour qu'elle réalise le danger qu'elle encourait si elle se retrouvait seule avec cet individu.

— Au plaisir de vous revoir, ma chère, lui souffla à l'oreille Ernest Beaupré.

Sans répondre à sa salutation, elle releva fièrement la tête tout en lui tournant le dos.

Avec son poing, elle frappa à la porte de celui qu'elle était venue rencontrer.

— Entrez !

Le cœur battant, Hélène pénétra dans la pièce. Un bel homme aux tempes grisonnantes la reçut avec un sourire rempli d'empathie. Il avait immédiatement reconnu la femme de son employé décédé accidentellement le mois précédent.

— Venez vous asseoir, madame Morin, et dites-moi ce que je peux faire pour vous.

Hélène prit son courage à deux mains et expliqua la raison de sa visite :

— On dit dans le village que mon mari serait mort à cause d'une négligence de la part de son contremaître. J'ai confiance en vous. Vous allez me dire la vérité, n'est-ce pas ?

Son vis-à-vis prit le temps de réfléchir avant d'affirmer :

— J'ai, moi aussi, entendu des rumeurs à ce propos. Nous allons nous en occuper et nous vous tiendrons au courant. C'est tout ce que je peux vous dire pour l'instant. C'est bien triste, ce qui est arrivé à votre époux, mais il connaissait les dangers potentiels liés à son travail. Si vous êtes dans le trouble financièrement...

Hélène se sentit piquée au vif. Ce n'était pas de l'argent qu'elle voulait, mais la vérité. Si ce contremaître était de près ou de loin responsable de la mort de Frédéric, il devait être congédié, car il était dangereux.

Sur un ton frisant l'insolence, elle répliqua :

— Et si, en attendant le résultat de votre enquête, quelqu'un d'autre mourait à cause de cet homme, diriez-vous la même chose ? Les travailleurs ont des droits que vous devez respecter !

Impressionné malgré lui par l'audace de cette femme, le propriétaire de la carrière lui expliqua :

— Évidemment, s'il est coupable, je n'hésiterai pas à le congédier. Nous veillons du mieux qu'on peut sur la sécurité de nos travailleurs, mais un accident est toujours possible.

Devant l'attitude sceptique de sa visiteuse, il crut bon d'ajouter :

— Vous pouvez me faire confiance, dès que j'aurai du nouveau, je vous en ferai part.

En même temps, il se levait pour signifier à Hélène que l'entretien était terminé.

Après le départ de la jeune veuve, Georges Chateauvert se dit qu'Ernest Beaupré était un bon contremaître et que c'était la première plainte qu'il recevait à son sujet. Il savait qu'il menait les employés d'une main de fer, mais c'était souvent nécessaire, car parmi ces gars, il y en avait qui n'étaient pas des enfants de chœur.

— Je vais attendre le résultat de l'enquête et on avisera, murmura-t-il.

\* \* \*

Insatisfaite de sa rencontre avec le propriétaire de la carrière, Hélène prit le chemin de la maison en maugréant :

— Je suis certaine qu'il ne fera rien même si le contremaître est coupable. Je l'ai vu dans son regard. Frédéric m'a souvent dit que les patrons se fichaient des droits des travailleurs.

«C'est eux qui ont le pouvoir et l'argent, toi, tu n'es qu'un pion sur l'échiquier», répétait-il chaque fois qu'il y avait un conflit à la carrière.

Hélène fut tirée de sa rêverie en passant devant la maison de Théophanie Drouin.

— Bonjour, Hélène ! As-tu le temps de venir jaser un peu avec moi ?

Toute vêtue de noir, ses cheveux gris relevés en chignon, la dame portait encore le deuil de son époux décédé des années auparavant. Il y avait si longtemps que personne ne se souvenait de lui. Elle-même avait oublié la date de son décès. L'été, lorsque les fenêtres étaient ouvertes, on l'entendait discuter avec le fantôme du disparu. Certains enfants mal élevés se moquaient d'elle et osaient parfois lancer des pierres sur sa demeure en la traitant de sorcière, mais jamais elle ne se plaignait. Une seule fois, Robert, le fils aîné des Morin, avait participé à ce jeu cruel. La punition qu'il avait reçue de son père lui avait enlevé l'envie de recommencer. Par la suite, le garçon était devenu le protecteur de Théophanie, qui s'était, elle aussi, attachée à lui.

Hélène accepta l'invitation et suivit son hôtesse à l'intérieur.

— Assieds-toi au salon, je vais préparer du thé.

La jeune veuve s'installa près de la porte sur le divan réservé aux invités. Lors de sa première visite à Théophanie pour s'excuser de la conduite de son fils, elle avait failli s'asseoir sur le fauteuil près de la fenêtre, ce qui lui avait valu cette mise au point :

— C'est celui de mon mari. Il ne le prête jamais à personne... D'ailleurs, il doit arriver bientôt.

Hélène avait alors compris que la pauvre femme n'avait plus toute sa raison. C'est à cet instant aussi qu'elle avait commencé à l'aimer tendrement. Depuis, elle venait la voir une fois par semaine pour vérifier si tout allait bien. À la suite de la mort de Frédéric, elle avait négligé cette habitude qui durait depuis trois ans. Avec beaucoup de tristesse, elle voyait se dégrader de plus en plus les fonctions mentales de Théophanie. Sa vieille maison tombait en ruine elle aussi. Certains la désignaient même comme un nid à feu.

La vieille dame n'était pas encore venue la rejoindre au salon. Le temps s'éternisait. Aucun bruit ne lui parvenait de la cuisine. Perplexe, Hélène décida d'aller voir ce qui la retenait si longtemps. Ne la voyant nulle part, elle fit le tour des pièces pour finalement la retrouver endormie sur son lit. Sur la pointe des pieds, elle se dirigeait vers la sortie quand elle entendit un bruit venant de la cuisine. Un chaudron rempli d'eau bouillante se déversait sur le poêle. Rapidement, pour ne pas se brûler, elle attrapa un linge qui traînait sur le comptoir et repoussa la marmite plus loin. Cet incident lui fit réaliser que sa vieille amie n'était plus en sécurité toute seule.

\* \* \*

Durant les semaines qui venaient de s'écouler, Benoît avait tenu la promesse qu'il s'était faite le lendemain de sa dernière cuite, après les funérailles de son ami. Il n'avait pas touché à l'alcool une seule fois, malgré l'envie qui le tirait d'oublier son chagrin pendant quelques heures. Souvent, il avait failli succomber à la tentation, mais grâce à son chien qui semblait lire dans ses pensées, il avait renoncé. Chaque fois qu'il s'approchait de l'armoire où était rangée la bouteille de whisky, Fidel

se mettait à gronder. Ce matin, à l'aube, alors que le village dormait encore, il avait ramassé tout ce qui contenait de l'alcool et, sans aucun regret, il avait tout vidé dans le tas de fumier derrière la grange. Cette fois, c'était pour de bon. Il en était convaincu.

Propriétaire de sa ferme, il possédait plusieurs vaches laitières, des poules et un cheval nommé Frisson. Dans une vie antérieure, le bel étalon avait été un magnifique coursier. Quand il avait été blessé gravement à une patte lors d'un entraînement, son maître l'avait condamné à mort. Benoît était arrivé juste à temps pour lui sauver la vie. Pour une somme ridicule, le majestueux animal avait changé de main, et de train de vie. Au fil du temps, une amitié singulière s'était développée entre Fidel et Frisson. Les deux bêtes s'amusaient souvent à courir dans le champ derrière l'étable. Malgré un léger boitillement, l'ancien champion réussissait à dépasser son adversaire qui, la langue pendante, finissait par abandonner la course pour venir se réfugier à l'ombre, sous la galerie de la maison.

Benoît cultivait différentes variétés de légumes selon la saison. Durant l'été, deux des fils de Frédéric et d'Hélène venaient lui donner un coup de main lors de la moisson. Il s'entendait à merveille avec Robert, son filleul. Avec Claude, c'était plus difficile. L'adolescent était un rêveur qui s'imaginait qu'un jour, l'homme pourrait marcher sur la lune. L'année précédente, ces sornettes avaient bien failli provoquer un terrible accident. La tête dans les nuages, le garçon était venu à un cheveu près de se faire encorner par une jeune taure agressive qui fonçait droit sur lui. Il avait été sauvé in extremis par son frère qui, sans réfléchir, s'était jeté sur lui afin de l'écarter du chemin. Benoît avait eu une peur bleue, ce qui, pour une rare fois, l'avait fait sortir de ses gonds.

— Si tu n'es pas capable de te concentrer sur ton travail, tu resteras chez toi à l'avenir ! Ce n'est pas d'une tête en l'air que j'ai besoin, mais de quelqu'un qui sait travailler !

Le garçon, qui réalisait maintenant le danger encouru, était devenu plus prudent par la suite.

Cette année, par contre, Benoît allait devoir se priver de l'aide de Robert, car le fils aîné d'Hélène avait terminé ses études et il s'était trouvé un emploi de commis au magasin général en attendant de pouvoir réaliser son rêve. Seul son père était au courant, et il avait promis de garder le secret. Quand le moment viendrait, il le divulguerait lui-même à sa mère.